



Rites et fêtes dans les villes japonaises

Sylvie Guichard-Anguis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cybergeo/1059>

DOI : 10.4000/cybergeo.1059

ISSN : 1278-3366

Éditeur

UMR 8504 Géographie-cités

Référence électronique

Sylvie Guichard-Anguis, « Rites et fêtes dans les villes japonaises », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Dossiers, document 80, mis en ligne le 10 mars 1999, consulté le 20 août 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/cybergeo/1059> ; DOI : 10.4000/cybergeo.1059

Ce document a été généré automatiquement le 20 août 2019.



La revue *Cybergeo* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transposé.

Rites et fêtes dans les villes japonaises

Sylvie Guichard-Anguis

- 1 La création de l'éphémère dans la culture japonaise détient une importance tout à fait singulière à travers le développement de pratiques artistiques dites traditionnelles (Guichard-Anguis, 1997). Les trois voies (celles du thé *chadô* ou *sadô*, de l'art floral *kadô* ou des fragrances *kôdô*) qui commencent à s'élaborer à l'époque du shogun Ashikaga Yoshimasa (1436-1490), la calligraphie, les différentes formes d'expression théâtrale, la danse, les arts martiaux, etc., constituent des objets de connaissances culturelles qui se transmettent de génération en génération par l'enseignement. Leur diffusion s'enrichissant de l'apport du temps, ils s'inscrivent dans une continuité qui peut s'étaler sur presque un millénaire pour certains et ne concourent qu'à produire des créations éphémères.
- 2 Ce phénomène de transmission affecte aussi l'espace. Les fêtes japonaises *matsuri* investies de préoccupations parfois fort éloignées de leurs origines, constituent les vecteurs privilégiés de la culture locale. Elles constituent des moments éphémères, dont le déroulement manifeste une assez grande autonomie vis à vis du cadre (Guichard-Anguis, 1995). Ce dernier vit une mutation régulière de ses formes, qui prive le visiteur occasionnel de tout repère visuel. Les guerres, les cataclysmes naturels contribuent à cette transformation, mais de nos jours l'action humaine soutenue par une puissance économique sans précédent, est la première responsable de cette métamorphose ininterrompue du cadre de vie urbain. Les opérations de rénovation, la reconstruction régulière de logements contribuent à faire disparaître les témoins d'époques révolues, bouleversant les paysages urbains, voire le tracé routier.
- 3 Dans ces cadres en perpétuelle mutation, les fêtes structurées autour de rites, transmis de génération en génération évoluent également sous l'influence de divers facteurs. Elles sont axées sur une continuité plus ou moins réelle, que soulignent à dessin les valeurs investies à l'époque contemporaine. Les relations établies avec leurs environnements peuvent être rapprochées de celles entretenues par les pratiques artistiques. En effet si elles se satisfont d'un cadre qui répond à une certaine conception dite traditionnelle,

elles peuvent se dérouler également et peut-être de nos jours le plus généralement, dans des lieux qui à priori paraissent peu appropriés.

- 4 L'ampleur de plus en plus grande prise par certaines de ces manifestations, dont les taux de fréquentation font invariablement l'objet des gros titres dans les quotidiens, pose la question de leur sens dans le Japon contemporain. Pourquoi de nos jours le déploiement de ces rites urbains ou ruraux, qui font appel à l'éphémère et à la tradition¹, semble rencontrer autant l'adhésion d'une large fraction de la population ? Après avoir souligné l'importance de ces fêtes dans le Japon contemporain, un bref rappel de leurs origines comme de leur place dans la protection du patrimoine permet d'appréhender quelques unes de leurs significations fondamentales. Une analyse plus fine dans le département de Ishikawa sur la côte de la Mer du Japon, souligne la richesse de cet univers.

Matsuri au Japon, animation de plein air et identité locale

- 5 Force est de constater que de nos jours le terme de matsuri semble associé à des manifestations dont la parenté manque de clarté. L'"Exposition des Matsuri. Mie 94", constitue un aboutissement riche d'enseignements dans ce domaine. Située à proximité de Ise dont les grands sanctuaires constituent le cadre de quelques uns des rites les plus importants du shintoïsme, sa conception ne semble pas refléter à première vue une volonté délibérée de sélection. Bien au contraire la lecture du guide officiel de cette importante manifestation régionale, contribue à brouiller un peu plus la définition contemporaine de ce type d'événements. Distribués entre différentes catégories qui se composent des fêtes du monde, des fêtes japonaises, des grands événements, des parades, des manifestations nocturnes, de l'animation de rue, des journées des collectivités locales du département de Mie et de l'exposition des chars *dashi*, ces événements semblent avoir comme dénominateur commun l'animation à l'air libre, qui devient un facteur déterminant dans l'évolution contemporaine. En effet seule une certaine capacité à se déployer dans les rues, ou du moins à en occuper la scène peut justifier des choix à première vue très disparates.
- 6 Le second trait commun aux manifestations d'origine japonaise, réside dans la forte adéquation avec l'identité des lieux, en dépit d'une très grande diversité de taille au sein des collectivités locales représentées. Les fêtes paraissent investies du rôle de vecteurs d'images enracinées dans l'histoire et les coutumes locales, que viennent conforter l'addition des spécialités produites (dans le cas des matsuri situées dans le département de Mie).
- 7 L'exode rural, le vieillissement de la population conditionnent désormais le développement d'une grande partie des régions montagnardes de l'archipel. A la faveur de diverses initiatives regroupées sous les appellations de réveil urbain *machi okoshi* ou de réveil villageois *mura okoshi*, la multiplication des matsuri contribuent à sortir de l'oubli des collectivités qui ont vu les fondements de leurs activités économiques fortement ébranlés par la désertification.
- 8 Dans les régions urbaines la concurrence très vive entre les différentes villes s'appuie également sur une politique dont les fêtes font partie intégrantes en terme d'images. Certaines resurgissent d'un passé où elles avaient été reléguées pendant des dizaines d'années. D'autres voient leur durée se prolonger sur plusieurs jours et leur contenu s

’enrichir de nouveaux apports contemporains. Devenues le centre d’enjeux parfois colossaux sur le plan économique, leur diversification suscite dans les années 80 l’apparition du terme très significatif de cette évolution *ibento* (événement). L’accent mis à l’époque contemporaine sur l’animation de plein air, aboutit à une conséquence inévitable, qui associe les plus grands taux de fréquentation à la belle saison. Quoique présentes tout au long de l’année, il est désormais indiscutable que la saison d’été rassemble les plus importantes manifestations nationales.

- 9 L’essor des loisirs dans la société japonaise contribue également à cet engouement pour des manifestations parfois fort éloignées du lieu de vie. Les guides touristiques multiplient les indications dans ce domaine, sans compter tous les ouvrages spécialisés acquis par un public d’amateurs, qui consacre une partie de son temps libre à la recherche de ce temps retrouvé. Depuis des dizaines d’années la publicité touristique axe les mérites d’une région sur la présence de ces fêtes². Dans un cadre qui se transforme sans répit, les matsuri sont appréhendées en tant que liens avec les étapes historiques du développement local, qui ne peuvent être perceptibles à travers le patrimoine immobilier. Ce n’est pas l’authenticité de ces évocations qui compte, mais le phénomène de continuité locale, de transmission qu’elles soulignent. L’évocation des noms des fêtes les plus connues fait surgir immédiatement des images propres à leur déroulement. Il est beaucoup moins certain que les cadres de vie urbain qui leurs sont associés soit tout aussi connus pour la plupart des japonais. A ce titre Nebuta matsuri à Aomori ou Hirosaki constituent des cas exemplaires.
- 10 Cependant cette assertion doit être relativisée, car à l’époque d’Edo (1603-1868) les quartiers centraux de multiples villes ont été façonnés en fonction d’une relation volontaire entre matsuri et formes urbaines. Otsu (272 200 habitants en 1995, département de Shiga), illustre toujours cette adéquation entre la conception d’un cadre de vie et le déroulement d’une fête. La procession de chars *hikiyama* le 10 octobre de chaque année permet de mettre en valeur des paysages urbains, conçus pour constituer à la fois l’arrière-plan de ce défilé et offrir aux spectateurs les meilleurs points de vue (Tani et Masui, 1994). La disposition de paravents parmi les plus estimés et d’arrangements floraux au rez-de-chaussée à la vue des passants, installations qui se retrouvent à Kyoto lors de la fête de Gion, et la suspension de tapis à partir du premier étage, participent d’une volonté commune d’associer une certaine prospérité liée à l’identité locale à la célébration d’un rite.
- 11 Cependant des exemples associant un habitat urbain ancien avec le maintien d’une fête se déroulant dans la rue, sont devenus minoritaires au Japon. La fête de Gion à Kyoto offre le cas d’un glissement progressif de ce modèle, vers les formes contemporaines des matsuri. Les origines de cette fête qui a pour point de départ le sanctuaire de Yasaka, remontent à 869 (Yoneyama, 1974). L’espace concerné par le défilé de chars du 17 juillet qui constitue l’élément le plus spectaculaire de ces journées qui s’étendent du 16 au 24, se situe désormais dans la partie la plus animée de la ville, qui associe les terminus de lignes ferroviaires privées, la présence de grands magasins et d’une multitude de boutiques, sans compter tous les lieux de restauration etc. Une procession de trente-deux chars, répartis entre les montagnes *yama* et les lances *hoko* dont le poids peut atteindre jusqu’à 15 tonnes et la hauteur jusqu’à 25 mètres de haut, parcourt à un rythme très lent les avenues. Le contraste saisissant entre les façades de verre et de béton et le spectacle offert par des participants revêtus de costumes à la façon de l’époque d’Edo, chaussés de sandales de paille, tirant d’énormes chars aux roues de bois richement décorés, illustre ce

procédé si fréquent au Japon de ré appropriation d'un passé comme d'une identité locale par l'intermédiaire de fêtes.

- 12 Ces chars doivent être en principe tirés par les habitants résidant dans les quartiers situés dans la paroisse du sanctuaire. La baisse de population dans le centre, pose le problème de la transmission de ce rite comme celui de la participation. Le recours à des populations exclues de toute participation directe jusqu'à une époque très récente : les femmes et les étrangers, illustre une nouvelle fois la capacité d'adaptation des matsuri. L'évolution qui caractérise les fêtes repose sur une adéquation constante à la modernité, comme c'est le cas pour les voies artistiques. La transmission des rites semble primordiale, selon la perception qui en est faite dans l'archipel, qui relègue sur un plan secondaire la question du contenu des images transmises. Entre les perches de 6 mètres de haut promenées à l'origine et la taille des chars contemporains se loge un long processus d'évolution, qui semble suivre l'élévation en hauteur de la ville et ses changements d'échelle.
- 13 Depuis 1996 sur l'initiative des chambres de commerce locales, la fête de Gion s'inscrit désormais dans le calendrier des grandes fêtes de juillet de la région du Kansai (Kyoto, Osaka, Kobe). Cet ensemble offre un bon exemple de l'évolution contemporaine à partir de fêtes anciennes et de leur assimilation à un corpus plus large d'événements *ibento*. La seconde grande matsuri qui focalise l'attention, est celle de Tenjin du 23 au 25 juillet, liée au sanctuaire Tenmangu à Osaka, dont les origines remonteraient à 952, ce qui la classe parmi les matsuri urbaines les plus anciennes. Les enjeux financiers liés à la fréquentation touristique de ces fêtes et aux formes de consommation contemporaines qui y sont désormais liées, pèsent de plus en plus dans l'économie urbaine. Kobe tente depuis quelques années d'inscrire un événement d'une ampleur similaire entre ces deux grandes manifestations qui drainent plus d'un million de spectateurs chacune. Son titre : Kobe matsuri, affirme directement une volonté de promotion urbaine. Aucun sanctuaire ne préside à l'ordonnance de la vingt-sixième édition en 1996, axée sur de multiples défilés dont celui de samba constitue l'aspect le plus original, et des animations musicales (des tambours japonais au festival national de jazz Dixieland).
- 14 Si le contenu de ces manifestations d'origine récente tend à se rapprocher de leur homologues étrangers, les matsuri plus anciennes présentent une différence fondamentale liée à la pratique de cultes.

Matsuri au Japon, de la fête du sanctuaire au bien culturel intangible

- 15 La richesse des études anthropologiques sur les matsuri stricto sensu, autorise un traitement rapide de leurs origines religieuses, apparues à différentes reprises dans les lignes précédentes (Ashkenazi, 1993 ; Plutschow, 1996). En premier lieu il faut d'abord rappeler leur extraordinaire capacité d'adaptation à des contextes socioculturels successifs fort différents. Des époques caractérisées par un syncrétisme entre le bouddhisme et le shintoïsme, à la lecture contemporaine promue par l'association des sanctuaires *Jinja Honchô*, s'étend une très longue évolution. Cette dernière souligne l'importance de la transmission par rapport aux sens et aux formes produites, qui continuent toujours à se succéder dans le temps.
- 16 Selon l'interprétation contemporaine des cultes shintoïstes, la tenue de ces fêtes est associée à la présence d'un sanctuaire, de ses divinités tutélaires comme de sa paroisse

ujiko chiiki (Institute for Japanese Culture and Classics, 1988). Selon la perception actuelle, illustrée par la littérature enfantine, le sanctuaire est le plus souvent assimilé à un espace vert, voire ludique, constituant l'une des dernières trouées de verdure au sein d'espaces urbains encombrés d'infrastructures et de constructions, plutôt qu'à un lieu de culte ou de mémoire en relation avec un patrimoine culturel d'origine religieuse. Le Japon n'échappe pas à l'affaiblissement de la pratique religieuse, comme dans les autres pays développés. Aussi la participation aux rites de passage comme aux fêtes, même si elle se caractérise par un formalisme de plus en plus accentué, constitue bien souvent le dernier lien qui relie les habitants d'un quartier à leur sanctuaire. Les nouveaux venus manifestent un désintérêt encore plus net pour ce type de manifestations, ce qui permet de comprendre pourquoi bon nombre de collectivités locales se servent des matsuri comme d'une sorte de levain social, pour développer un sens communautaire *komuneitei zukuri*.

- 17 La très grande diversité des matsuri, liées à un sanctuaire *jinja* rural ou urbain, reflète la complexité de leur nature, privilégiant l'un ou l'autre de leurs composants. Au cours de ces journées, les divers participants entrent en contact avec les divinités *kami* du sanctuaire. Deux types de communions interviennent, le premier entre les *kami* et les hommes et le second entre ces derniers. Rituels religieux, elles se déclinent en une série d'actions qui peuvent s'étendre sur plusieurs journées. Certaines sont de nature collective comme la procession qui comporte un palanquin sacré représentant symboliquement la divinité, qui peut aussi s'effectuer sous forme de chars, tandis que d'autres relèvent de plus en plus du seul desservant du sanctuaire. Il va sans dire qu'au cours des siècles, quelques uns des aspects ludiques, en particulier les représentations et les compétitions (au sens originel divinatoire), se sont développés jusqu'à presque occulter de nos jours certaines significations religieuses (Kalland, 1995). En outre le nombre de groupes qui apportent leur soutien aux activités du sanctuaire souligne la popularité de ce dernier (Ashkenazi, 1993) et se révèle décisif pour l'ampleur des matsuri.
- 18 Intégrées à un calendrier annuel des rites *nenchû gyôji*, les matsuri ponctuent l'année en servant de références saisonnières. A l'origine ces manifestations dépendent étroitement du calendrier agricole, comme les rites occasionnées au printemps par la maturation du riz et à l'automne par la récolte, sans compter en été ceux liés à la protection contre les parasites qui peuvent mettre en péril les productions agricoles, ou contre les épidémies fréquentes en cette saison, et enfin en hiver ceux destinés à revigorer les forces vitales. Il est indéniable que dans le Japon contemporain, l'organisation de ces journées possèdent une dimension supplémentaire, dans la mesure où les rythmes naturels deviennent de moins en moins perceptibles dans un environnement urbain totalement artificiel. Ces fêtes en sont venues à symboliser la saison au cours de laquelle elles se tiennent. Ainsi la société japonaise associe désormais le plein été aux fêtes de Gion et de Tenshin.
- 19 Reconstitués à la suite de cataclysmes naturels ou de destructions humaines³, la plupart des sanctuaires semblent constituer des éléments permanents des paysages urbains, même si les techniques de construction contemporaine tendent à régner. Bien souvent ultimes présences physiques qui relient les villes à leur passé, ils permettent de les associer à leur histoire, rôle qu'ils partagent avec les monastères bouddhiques. Aussi bon nombre d'entre eux fait l'objet de désignations dans le cadre d'une politique nationale de protection. En 1995 parmi les complexes d'immeubles et les immeubles classés biens culturels importants les sanctuaires shintô s'élèvent à 1 050, et comptent 58 trésors nationaux (Livre Blanc du tourisme, 1995). Non seulement les constructions existantes,

mais aussi les sites de sanctuaires et de monastères disparus (au nombre de 228) font l'objet d'un classement à l'aide d'une autre catégorie de lieux de mémoire. Au Japon les objets religieux ne font pas l'objet d'un traitement particulier lié à la notion d'art sacré comme en France où ils représentent 95% du patrimoine immobilier (Sire, 1996). Par contre les rites associés à des religions font aussi l'objet de désignations.

- 20 Le cadre législatif actuel japonais remonte à 1950 avec la loi de protection des biens culturels, produit du fusionnement des lois précédentes, qui introduit dans les textes la notion de bien culturel *bunkazai*, toujours valable de nos jours. En 1955 les biens culturels immatériels fondamentaux font à leur tour l'objet d'une loi dans ce cadre. Ainsi les axes actuels de la protection contemporaine se distribuent entre les biens culturels matériels, les biens culturels immatériels, les biens culturels folkloriques, les biens culturels d'ordre commémoratif et enfin les zones de préservation de groupes de constructions fondamentales. Deux de ces catégories concernent les spectacles, en établissant une distinction entre les formes dites artistiques et celles de nature folklorique. Les biens culturels folkloriques sont de deux ordres : immatériels (coutumes liées à l'alimentation, au vêtement, au logement, métiers traditionnels, croyances religieuses, festivals, divertissements de nature folklorique) ou matériels (vêtements, outils et habitations en relation avec les usages précédents), liés à l'existence quotidienne et qui traduisent l'évolution des modes de vie. Les *matsuri* qui figurent parmi cette dernière catégorie, sont donc appréhendées non pas en tant qu'expressions artistiques mais en tant que témoins de modes de vie. Parmi les 456 fêtes classées dans le patrimoine en 1995, 122 figurent parmi les biens culturels intangibles de grande importance *jūyō mukei minzoku bunkazai*. Incorporée au patrimoine en 1959, la fête de Gion reçoit en 1979 cette désignation, alors que celle de Tenjin n'a pas encore fait l'objet d'un classement. Les 29 chars de Gion *matsuri* font également l'objet de mesures de protection depuis 1962.
- 21 Le département de Ishikawa sur la Mer du Japon (préfecture Kanazawa, 433 000 habitants en 1995) paraît faiblement représenté sur le plan des désignations nationales avec seulement cinq manifestations, dont une seule relève de la catégorie supérieure. Il s'agit de *Deku-mawashi matsuri* désignée en 1977 dans le village de Okuchi (780 habitants). La localité de Higashi Futakuchi abrite des représentations de *ningyō jōruri* (récitation dramatique interprétée à l'aide de marionnettes, accompagnée de shamisen), qui se rattache au genre *naki-setsu* (récitatif larmoyant) issu de l'interprétation de Okamoto Bunya (1633-1694) acteur de kabuki, et qui ne subsiste plus que dans quatre endroits au Japon. Le répertoire qui comptait encore 42 à 43 pièces à la fin du siècle, se cantonne désormais à huit. Les origines de cet art dramatique en pleine montagne restent mal connues. Les deux mains enfoncées dans les manches des marionnettes, les manipulateurs semblent faire corps avec leur poupée et danser avec elle, ce que souligne l'expression locale "la danse des marionnettes" *deku no mai* d'où provient l'appellation de *deku-mawashi*. Ces représentations se tenant au cœur de l'hiver durant la morte saison, depuis 300 ans ne peuvent jouer qu'un rôle d'identification local, à la différence des grandes fêtes de rue qui polarisent l'attention dans ce même espace régional.

Les matsuri dans le département d'Ishikawa

- 22 Le département d'Ishikawa (4 184km², et 1,16 million d'habitants), se divise entre la péninsule de Noto au relief accidenté et au rivage très découpé au nord, et la région de Kaga qui comprend la plaine autour de Kanazawa et les premiers contreforts des Alpes

japonaises au sud . Ces milieux géographiques très contrastés qui ont suscité des genres de vie tout aussi variés, servent de cadre à un grand nombre de matsuri. Une opposition classique reflétée par les désignations sur le plan national et départemental tend à mettre en valeur les fêtes liées aux rites agraires et celles associées au culte de montagne (le Hakusan). Or il ne semble pas y avoir de corrélation entre ces désignations et la fréquentation, comme l'indiquent les statistiques départementales portant sur les fêtes et *ibento* en 1995. Ce sont les grandes fêtes urbaines plus ou moins récentes, sans compter celles de l'été qui semblent remporter le plus grand succès. Hyaku-man-goku matsuri à Kanazawa occupe le premier rang avec 474 000 spectateurs, suivie par Kutani-chawan matsuri (256 000 visiteurs) à Terai et Otabi matsuri (230 000) à Komatsu.

- 23 Si les désignations se concentrent dans la partie la plus rurale du département, principalement dans la péninsule de Noto et accessoirement dans les Alpes, les statistiques de fréquentation font apparaître une autre carte qui privilégie la région de Kaga et ses villes. Cette divergence souligne l'importance d'un critère contemporain dans les choix émis en matière de fréquentation, celui de l'accessibilité. Noto avec son relief accidenté reste relativement difficile d'accès à l'écart des grands moyens de communication. A l'opposé les grandes lignes droites des routes nationales, de l'autoroute, voire des chemins de fer permettent un accès rapide à la plupart des villes de la plaine de Kaga. Ce critère est devenu déterminant dans l'attraction exercée par les matsuri.
- 24 La préfecture constitue désormais le cadre de la plus grande manifestation départementale. Au pied de l'emplacement du château, le sanctuaire de Oyama dont les origines remontent au début du XVII^{ème} siècle, édifié en 1873 sur l'emplacement de la résidence du seigneur Maeda Toshie, abrite la mémoire de ce *daimyô* fondateur de la ville actuelle, et joue le rôle de sanctuaire protecteur de la ville jusqu'à la fin de la seconde guerre mondiale. La fête des "Un million de koku" (unité de mesure, soit 180 litres) *Hyaku-man-goku matsuri* fait référence au revenu domanial en riz du fief de Kaga (dont Kanazawa était le centre) au cours de l'époque d'Edo, le second en importance de l'archipel. Elle commémore l'entrée dans le château de Oyama le 14 juin 1583, du Seigneur Maeda Toshie, en provenance de Nanao dans la péninsule de Noto. La famille Maeda reste maîtresse des lieux jusqu'au début de l'ère Meiji (1868-1912) et sous son influence la plus grande partie de l'identité culturelle de la ville contemporaine est modelée. A partir de 1923 cette fête devint celle de la municipalité et fait l'objet d'une célébration annuelle jusque en 1945, date à laquelle l'occupation des forces armées alliées l'interrompt. La séparation des cultes religieux et de l'État, met fin à l'organisation de la plupart des matsuri, qui repose sur une absence de distinction entre les affaires civiles et religieuses. De 1946 à 1951 elle redevint la fête exclusive du sanctuaire. A partir de 1952 la Chambre de Commerce de Kanazawa collabore en liaison avec cet organisme religieux, à l'organisation de Hyaku-man-goku matsuri, évolution commune à bon nombre de ces événements urbains.
- 25 La quarante-cinquième édition se déroule du 12 au 16 juin 1996. Le contenu de chaque journée, qui s'élèvent à cinq désormais, s'est progressivement étoffé, car cette fête s'est à la fois étendue dans le temps et dans l'espace. Son évolution depuis l'après-guerre éclaire les différentes étapes qui marquent le passage d'une fête religieuse locale à une grande manifestation nationale, voire internationale. Le 14 juin continue à focaliser l'intérêt avec la parade, l'élément le plus ancien de la fête à partir duquel elle s'est développée. Un phénomène similaire affecte son organisation comme celle des journées, du fait de l

l'enrichissement progressif de son contenu. La composante religieuse de cette parade joue désormais un rôle très secondaire, par rapport à l'affirmation d'autres valeurs. Depuis 1984 un acteur célèbre incarne Maeda Toshie, évolution qui contribue considérablement au succès national de ces journées.

- 26 La composition de cette parade révèle les préoccupations d'une grande capitale régionale japonaise à l'époque contemporaine. La reconstitution historique ne constitue que le segment central de la parade, qui s'allonge sur une durée de quatre heures. En premier lieu le groupe du maire de Kanazawa, celui de Miss Hyaku-man-goku, suivis de celui des porte-drapeaux représentant les villes jumelées, des fanfares locales scolaires, affirment l'identité urbaine contemporaine. Le défilé proprement dit de Hyaku-man-goku, qui correspond au passé fondateur de la ville actuelle selon la conception officielle, se compose de différents segments centrés sur des personnalités historiques locales, interprétés par les élèves d'établissements scolaires. Arrive ensuite la procession religieuse comportant le palanquin sacré, suivie de différentes animations de rues traditionnelles, tandis que des camion-réclame ferment la marche. Le présent comme le passé à travers un événement transformé en mythe fondateur, la culture locale et les forces économiques collaborent à la restitution de la vision que ses habitants ont de leur ville.
- 27 Kutani matsuri à Terai, seconde grande fête départementale, illustre plus directement le processus de dilution d'un élément religieux au sein d'enjeux locaux, encore plus clairement définis que dans le cas de Kanazawa. La production de porcelaine Kutani constitue désormais une mono-industrie locale et se concentre à 80% à Terai (14 500 habitants en 1995). Bénéficiant du patronage historique des Maeda, cette terre cuite exerce un effet d'identification locale très fort. La plupart des équipements collectifs dont s'est dotée Terai dans les années 1980-1990 font référence à cette particularité culturelle et économique.
- 28 Du 3 au 5 mai se tient la fête des bols Kutani *Kutani chawan matsuri*, qui se déroule sur les deux emplacements correspondent aux deux fêtes originelles qui ont fusionné en 1973, celle de *Sanno no chawan matsuri* rattachée à Sanno jinja et celle de *Terai Kutani matsuri* dépendant de Okuno Hachiman jinja. La promotion effectuée par Miss Kutani dans les trois départements du Hokuriku (dont fait partie Ishikawa) et dans le Kansai, le recours aux quotidiens, aux chaînes de radio et à celles de télévision locales, etc. tendent à élargir la fréquentation à une échelle supérieure à celle de la région.
- 29 La troisième grande fête départementale met en valeur le rôle des enfants dans le processus de transmission de ces rites urbains. Un aspect fondamental de la perception des matsuri, réside dans leur capacité d'intégration à une communauté donnée (Kanazawashi kyôiku iinkai bunka kanai, 1987). La préparation et la tenue de ces journées, jouent un rôle éducatif indéniable qui permet d'inculquer un certain nombre de valeurs telles que le goût de l'effort, la collaboration, la générosité, la communication, qui donnent tout leur sens à la réalisation de ces journées.
- 30 Le déroulement de Otabi matsuri du 13 au 16 mai chaque année dans la ville de Komatsu (108 000 habitants) au sud de Kanazawa, souligne les modes d'intégration des très jeunes générations dans l'espace et la société urbaine, en mettant en valeur le processus de transmission de rites à travers des espaces urbains bien délimités, soit huit quartiers centraux de Komatsu. Ils se divisent par moitié entre deux paroisses, celle de Ubashi jinja et de Motoori-hiyoshi jinja. Chaque année leurs divinités se voient offrir du kabuki interprété par des enfants, sur une scène mobile installée sur les chars. Les premiers

hikiyama apparaissent vers 1766 et leur nombre s'est élevé jusqu'à dix-huit, contre les huit qui subsistent de nos jours. De nos jours un système de rotation permet à un seul quartier par paroisse de reconstruire son char chaque année afin de participer à la fête, soit Nishi-machi et Zaimokuchô en 1996. Treize à quatorze représentations sont données au cours de ces journées, par des enfants dont l'âge s'échelonne entre neuf et douze ans. La conservation de ce rite repose sur la collaboration de tous dans le quartier, car toutes les compétences sont requises, du montage du char au nettoyage des rues, en passant par l'organisation des leçons de diction, etc. Malgré le soutien de tous les habitants, une énorme responsabilité repose sur les épaules de ces jeunes interprètes féminins, auxquelles s'adjoignent parfois de jeunes garçons (faute d'un nombre suffisant), chargés pendant quatre jours d'incarner une tradition collective, à la fois religieuse et civile.

- 31 L'événement historique qui s'est déroulé à Ataka no seki sur le territoire communal, avec comme protagoniste le héros médiéval Benkei (?-1189), est évoqué dans la pièce de kabuki interprétée par les enfants en 1996. L'association entre le local et le passé permet aux enfants d'assimiler une fraction de l'identité historique des lieux et leur participation directe à la fête de s'intégrer dans le processus de transmission engendré par la société qui occupe cet espace. La redécouverte du kabuki interprété par des enfants *kodomo kabuki* dans la société contemporaine, est significative du besoin de recréer le lien social. L'identité des lieux est affirmée à travers ces fêtes qui véhiculent des images positives, associées à la prospérité et au dynamisme.
- 32 La part dans l'animation de plein air semble déterminante dans l'évolution des fêtes religieuses japonaises. Leur capacité à occuper l'espace et à le métamorphoser prend le pas sur la plupart des autres aspects. Ce phénomène rattache le Japon à des courants contemporains internationaux, qui privilégient les manifestations susceptibles d'attirer de larges foules par des événements de plus en plus spectaculaires.
- 33 Ces moments éphémères à travers l'exercice de rites d'origine religieuse, qui sont remodelés et enrichis de manière presque continue, constituent les points d'ancrage de l'identité japonaise. Ils fournissent les éléments d'une identification, d'une cohésion sociale que ne peut nourrir un patrimoine immobilier jouant de peu de considération. Ces rites liés à l'éphémère constituent le cœur de la mémoire sociale, telle qu'elle se constitue au Japon.

© CYBERGEO

BIBLIOGRAPHIE

- Ashkenazi, Michael, 1993, *Matsuri, Festivals of a Japanese Town*, Honolulu, University of Hawaii.
- Bestor, Theodore C., 1990, "The Shitamachi Revival", *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, Fourth series, vol.5, p.71-86.
- Guichard-Anguis, Sylvie (1995), "The Parish of a Famous Jinja : The Influence of Rites and Ceremonials on Urban Life. The Sanctuary of Ebisu in Nishinomiya", in Jan van Bremen and D.P.

Martinez (dir.), *Ceremony and Ritual in Japan _ Religious Practices in an Industrialized Society*, Londres, The Nissan Institute/Routledge Japanese Studies Series, pp. 67-79.

Guichard-Anguis, Sylvie, 1997, "L'éphémère comme modèle culturel japonais", *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, Nanterre, Association des amis de la BDIC et du musée, n°45, p.48-52.

Institute for Japanese Culture and Classics, 1988, *Matsuri Festival and Rite in Japanese life*, Kokugakuin University.

Kalland, Arne, "A Japanese Shintô Parade _ Does it 'say' anything, and if so, what ?", in Jan van Bremen and D.P. Martinez (dir.), *Ceremony and Ritual in Japan Religious Practices in an Industrialized Society*, Londres, The Nissan Institute/Routledge Japanese Studies Series, p. 161-182

Kanazawashi (Dentô gyôji jidô dantai) ikusei iinkai, 1987, *Kodomo to chiiki* (Enfants et aire locale), Kanazawa.

Plutschow, Herbert, 1996, *Matsuri The Festivals of Japan*, Richmond, Japan Library.

Sire, Marie-Anne, 1996, *La France du Patrimoine*, Paris, Gallimard.

Sôrifu, 1996, *Kankô Hakusho* (Livre Blanc sur le Tourisme), Tokyo, Okurashô.

Takahashi, Hideo et Nobuo Imamura, 1992, *Sairei gyôji Ishikawaken* (Fêtes et cérémonies dans le département de Ishikawa), Tokyo, Ofusha.

Tani, Naoki et Masui Masaya, 1994, *Machi Gion matsuri sumai* (Logements urbains et la Fête de Gion), Kyoto, Shimonkaku.

Yoneyama, Toshinao, 1974, *Gion matsuri* (La fête de Gion), Tokyo, Chûôkôronsha.

NOTES

1. Le terme tradition est ici employé dans le même sens qu'en fait usage Bestor (1990, p.72). "La tradition est une version du passé reconstruite culturellement plutôt que le passé lui-même" (ma traduction).

2. Les campagnes des compagnies ferroviaires sont à ce titre exemplaires.

3. La reconstruction de Ikuta jinja à Kobe, détruit par le séisme du 17 janvier 1995, est achevée fin mai 1996, un an et demi après la catastrophe. Des dons provenant des fidèles de la paroisse comme de tout le pays ont permis cette réapparition hautement symbolique des principales constructions du sanctuaire protégeant la ville.

RÉSUMÉS

Les fascicules de présentation de chaque commune japonaise insistent invariablement sur la présence de fêtes. D'origine religieuse pour les plus anciennes, ou créées par la Chambre de commerce aidées de la municipalité pour les plus récentes, elles semblent constituer une composante indispensable non seulement du caractère attractif des lieux, comme de leur identité. Leur contenu ne cesse de s'étoffer et l'analyse de ces journées fournit des indications précieuses sur les rapports entretenus au temps, à la mémoire, comme aux traditions. Ces fêtes

possèdent comme caractéristiques communes la production de moments éphémères, fondés sur des rituels. Ils soulignent les relations entretenues avec l'immatériel par un cadre urbain en perpétuelle transformation.

INDEX

Mots-clés : fête, rituel, patrimoine

geographyun 935, 906, 392

Keywords : festival, ritual, cultural heritage

AUTEUR

SYLVIE GUICHARD-ANGUIS

Laboratoire "Espace et Culture" CNRS, Paris IV Sorbonne, France anguise@club-internet.fr